Échos de la presse

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **42 (1913)**

Heft 13

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

le sac ! ça y est. Encore une ; encore deux, sous ce frai ! Eclaire bien ! — Ne parle pas si haut ! Vite ! vite ! dépêche-toi ! — Encore une ; la voilà !

Et le dialogue dure autant que le gibier ! Sont-ils fiers nos deux pêcheurs. Quelle aubaine ! Plus de cent grenouilles à se partager.

Et comme s'ils sentaient déjà l'argent, fruit de leurs peines, au fond de leurs poches, maintenant ils discutent l'emploi du produit des grenouilles. L'un désire un couteau ; l'autre une cravate. Mais cela coûte gros ! Et bien ! on reviendra un autre soir ; le trésor s'arrondira et bientôt chacun contemplera avec orgueil ce qu'il aura acheté avec l'argent des grenouilles.

La chasse aux grenouilles est permise. Mais ce qui n'est pas permis, c'est la cruauté envers ces gentilles et innocentes bêtes si inoffensives. Ne les laissons pas souffrir ; achevons-les avant de les dépouiller, nous rappelant que Dieu n'a pas créé les animaux pour les torturer.

P. DESSARZIN.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Le P. Girard et une application moderne de sa méthode. — Sous ce titre, le *Journal de Genève* nous annonce que le Directeur de l'*Ecole des Sciences de l'Education*, à Genève, M. Pierre Bovet, a fait une conférence « sur le P. Girard et la possibilité d'adapter sa méthode aux exigences de la pédagogie moderne ». Mlle Lasserre et Mme Grandjean ont dit « combien les idées du P. Girard correspondaient aux besoins actuels et comment elles se proposaient d'en faire l'application ». Nous sommes heureux de voir que l'on revient au vieux pédagogue fribourgeois, qui fut un novateur dans l'enseignement de la langue et de qui nous avons encore beaucoup à apprendre. Les réformes qui sont revendiquées avec des airs révolutionnaires par MM. Brunot et consorts l'ont souvent été déjà par le P. Girard, sinon dans son *Cours de langue* qui a subi les retouches de Rapet, du moins dans sa théorie et dans sa très intéressante et très peu connue *Grammaire des campagnes*. — Nous souhaitons vivement que M. Bovet publie quelque part sa conférence..., et pourquoi pas dans notre *Bulletin ?*

* * *

Concentration. — Le maître, dit M. Blanguernon, inspecteur scolaire de la Haute-Marne, dans une circulaire à ses instituteurs, ne doit pas considérer l'organisation de sa journée de classe comme une répartition des matières uniquement, mais il doit aussi essayer de les agencer les unes les autres. « Je voudrais qu'il y eût *coopération des matières*. Je m'explique. Des maîtres se plaignent parfois de n'avoir pas assez de temps pour faire des leçons d'histoire substantielles. Je crois qu'ils se trompent, que la leçon ne sera jamais assez simple, qu'on n'en pèse pas la substance au nombre des faits rapportés et des noms cités, et que nous aurons rempli tout notre rôle si l'enfant emportait de chaque leçon une toute petite idée claire.

Mais que ne demandez-vous de l'aide aux autres enseignements ? La lecture, la dictée, la récitation peuvent mettre en œuvre n'importe quels textes, pourvu qu'ils aient une franche valeur littéraire. Pourquoi ne les choisiriez-vous pas en concordance avec la période que vous étudiez en histoire, avec la partie défrichée, suivant la saison, de votre programme de sciences ? Michelet s'offre à vous comme Buffon. Une page de La Bruyère est un excellent document d'histoire et c'est un texte de dictée. Tel poème de Hugo, vibrant à réciter, est une illustration superbe des guerres de la Révolution. Je n'ai pas besoin de vous redire le rôle des problèmes dans la fixation de votre enseignement des sciences. Pourquoi même un modèle d'écriture ne condenserait-il pas à l'occasion une vérité scientifique ou une impression d'histoire ?

Elargissez, en résumé, autant que faire se peut, à l'enseignement du mois la notion du *centre d'intérêt,* à laquelle vous tâchez déjà d'obéir dans chacune de vos leçons. Autour de l'histoire d'une part, des sciences de l'autre, et sans rien perdre de leur valeur propre, les autres enseignements pourront bien souvent graviter.

Ne pensez-vous pas enfin que cette coopération des matières, que cette concentration de l'intérêt aurait une heureuse influence sur la formation de nos élèves ? Je crois que dans nos classes primaires, — de par la nécessité où nous sommes de donner à nos enfants en si peu d'années des clartés de tout, — il y a danger que l'attention soit sollicitée trop fréquemment, qu'elle se fragmente entre des objets trop divers. L'esprit n'a pas toujours assez le temps de « s'y reconnaître », de comprendre, d'élaborer »... N'est-ce pas ce que depuis longtemps déjà nous avons essayé d'introduire dans nos classes, ce que nous avons appelé « concentration ». Nous sommes dans la vraie voie pédagogique (ce qui ne veut pas dire que nous n'avons plus d'améliorations à souhaiter) et nos voisins viennent à nous.

* * *

Le décamètre. — On avait étudié le mètre, mesuré la classe, les fenêtres, etc. « Aujourd'hui, dit l'instituteur, nous allons mesurer la cour. » Et toute la classe est sortie en poussant des cris de joie. On a donc posé vingt fois, trente fois le mètre le long du mur. Celui qui exécutait ce travail s'est bientôt écrié : « C'est éreintant ce métier-là. J'ai les reins brisés. — Si tu avais à mesurer le champ de ton père que dirais-tu ? répliqua l'instituteur. — Il faudrait un mètre plus grand, suggère un camarade. » — Alors l'instituteur a sorti de sa poche un long ruban. On en a mesuré les divisions ; elles correspondaient à un mètre ; le ruban en avait dix ; c'était donc un décamètre. On se remit à l'œuvre avec d'autant plus d'ardeur que l'opération était nouvelle. En un rien de temps, la longueur et la largeur de la cour étaient connues. Les enfants ont été actifs ; ils sont sortis vingt minutes au grand air ; ils ont appris sur le terrain à connaître le décamètre, l'ont manié, ont dans l'œil la représentation approximative de cette longueur. L'exercice a été varié. Il a été amorcé d'une façon intéressante. Les élèves ont compris la raison d'être et l'utilité de la nouvelle mesure par la nécessité même ; « ils ont senti d'abord combien elle manquerait si elle n'existait pas ». La leçon a donc été bonne et c'est pourquoi je l'ai tirée d'une page d'une revue française.

* * *

Les introductions maladroites. — « Dites-moi, mes enfants, qu'est-ce que l'or ? — L'or, c'est de l'argent, Mademoiselle. » Petit Pierre a répondu tout droit ce qu'il pensait. La maîtresse a dû commencer une leçon sur la monnaie, qui s'est prolongée, alors qu'elle pensait donner une leçon de choses sur l'or. Puis, à la grande stupéfaction des élèves, qui se croyaient au milieu d'une heure de calcul, elle a brusquement tourné son char : « L'or, mes enfants, c'est un métal, comme le fer, le cuivre. » Voilà l'inconvénient des questions maladroites. Elles nous aiguillent dans de fausses directions, nous entraînent très loin, puis nous devons couper au plus court. Songez encore que les enfants ne savent pas faire de chic des définitions. Ils ont cela de commun avec beaucoup de grandes personnes. Dites-moi, Mesdemoiselles, du tac au tac, ce que c'est qu'un baquet, un canapé, une épingle à cheveu, une vertu, un aéroplane, sans employer les expressions : « c'est une chose qui », ou « c'est un *machin* pour... » Alors !

* * *

Comment répondre aux questions indiscrètes des enfants. — Les enfants ne laissent pas d'être très tôt raisonneurs et critiques. Il faut savoir alors leur répondre, sinon nous risquons de les voir nous abandonner et devenir nos adversaires, croyant que nous les avons dupés. Mais il faut, nous dit un prêtre expérimenté dans la *Revue catéchistique*, leur parler de façon à être entendu : il faut leur donner les raisons qu'ils peuvent comprendre et qui les puissent satisfaire. Ces raisons sont d'autant meilleures qu'on les peut tirer de l'expérience personnelle de l'enfant. « Mais où les trouver ? On les trouve un peu partout, on les recueille, on les classe dans sa mémoire ou sur le papier, et puis, à l'occasion, on les utilise. Elles se présentent comme d'elles-mêmes à un esprit attentif. En voici un exemple. Un prêtre me disait un jour que, tandis qu'il expliquait cette demande du catéchisme : « Qui vous a créé ? » un enfant lui objecta que son père lui avait dit de ne pas ajouter foi sur ce point à l'enseignement du catéchisme, que c'étaient les parents qui créaient les enfants. « Si c'était vrai, répondit le catéchiste, les parents pourraient empêcher les enfants de mourir. Le petit enfant qu'on a enterré ces jours derniers était chéri de ses parents qui l'ont tant pleuré : ils n'ont pu malgré tous leurs soins lui conserver la vie ; comment auraient-ils pu la lui donner ? C'est Dieu qui lui a donné ses parents et la vie, et qui a jugé meilleur de l'appeler au ciel que de le laisser sur cette terre. Il y a de tels parents que vous connaissez qui voudraient avoir un enfant et qui n'en ont pas ; un tel aurait voulu avoir un petit garçon et Dieu a préféré lui donner une petite fille. C'est Dieu qui donne la vie et seul il la peut donner. » Rarement le catéchiste devra répondre à de semblables propos ; mais si l'occasion s'en présente, il ne doit pas être embarrassé et il doit chercher de préférence sa réponse dans les faits connus de l'enfant.

* * *

L'école et le goût de la lecture. — Sous ce titre, M. Ph. Quinche, dont nous avons apprécié dans le *Bulletin* l'intéressant article sur la composition, vient de publier dans l'*Educateur* un travail qui mérite de ne pas passer inaperçu. On parle beaucoup de la dépravation de la jeunesse par la lecture. Mais n'est-ce pas un peu, se demande M. Quinche, la faute de l'école qui n'a pas su mener à bien l'éducation de la lecture. « Donner le goût de la lecture et surtout le goût des bonnes lectures, tel doit être l'un des buts essentiels à se proposer dans l'enseignement de cette branche du programme des classes primaires supérieures. » Or les classes ne donnent guère ce goût de la lecture. Le manuel encyclopédique de nos écoles est fautif d'abord ; « bourré d'anecdotes, de récits moraux, de descriptions géographiques, de paragraphes arrachés à des manuels d'histoire, de physique, de botanique..., pot-pourri, salade russe, habit d'arlequin », il ne peut ni intéresser l'élève ni exercer sur son esprit et son cœur une impression profonde et une emprise durable. Le réquisitoire est violent ; il ne laisse pas d'être un peu mérité. Mais comment y remédier ? M. Quinche nous paraît moins précis dans la partie affirmative de son article que dans la partie négative, et surtout moins révolutionnaire qu'il ne paraît. Le livre de lecture du cours supérieur, qu'il voudrait élaborer pour toute la Suisse romande, « comprendrait deux parties, l'une consacrée à la patrie suisse et romande, et contenant des extraits de l'œuvre de nos écrivains nationaux avant tout, des descriptions de nos contrées, de leurs habitants, de leurs mœurs, de leurs occupations, ainsi que des aperçus sur nos artistes et nos écrivains ; les morceaux formant la seconde partie traiteraient de l'homme ; ce serait donc la partie morale, mais non moralisante. Les enfants, comme les adultes, ne détestent rien plus qu'être moralisés tendancieusement ». Fœrster nous a indiqué la bonne méthode de moraliser ; nous avons un exemple de ce qu'il ne faut pas faire dans les livres de morale français et dans les prêches abominés par Rousseau. « Intentionnellement, nous ne ferions figurer aucune lecture scientifique dans notre manuel, car l'enfant, sous la conduite de son maître, peut et doit, par la méthode intuitive dans les leçons de choses et par l'observation de la nature, acquérir les connaissances scientifiques rudimentaires dont il a besoin. »

Les morceaux du livre devraient être suivis du titre du volume d'où ils sont tirés, et donner le désir de lire l'ouvrage entier. Et les morceaux ne seront pas lus au hasard, mais le maître devra se justifier à lui-même les raisons de son choix, nous disons, chez nous, pratiquer la concentration.

Mais le livre de lecture, même tel que le conçoit l'auteur, ne suffirait pas à donner le goût de la lecture. Dès le cours moyen, on devrait faire lire, à côté du manuel, des œuvres entières, des « unités littéraires ». De la sorte, « au lieu de disperser l'attention de l'élève, d'éparpiller celle-ci sur quantité de fragments et sujets hétérogènes, ce qui fatigue et rebute, on coordonne et circonscrit ses efforts en l'intéressant, on le fait vivre une synthèse, suivre le développement d'une idée à travers cent pages et plus ». Cette manière de faire est usitée, nous affirme-t-on, dans maintes écoles allemandes. Nous l'avons nous-même pu observer dans l'école de M. Rein, à Iéna. Mais nous ne voyons pas comment elle pourrait être rendue obligatoire et organisée d'une façon pratique dans toutes les

écoles. Toujours est-il que l'article de M. Quinche est suggestif. Il nous rappelle au moins que le tâche de la leçon de lecture est d'apprendre à lire tout d'abord, et que le reste, le vocabulaire, la grammaire ne vient qu'ensuite, et par surcroît.

E. DÉVAUD.

BIBLIOGRAPHIES

L'enfant chargé de chaînes, roman par François MAURIAC. 1 vol. in-18 jésus chez Grasset, éditeur, Paris, prix 3 fr. 50.

C'est l'histoire d'un jeune homme que ses lectures condamnent à la sécheresse. Il y veut échapper et prétend au rôle d'apôtre : cette malheureuse tentative est décrite avec force. Après avoir beaucoup souffert, beaucoup fait souffrir, le jeune homme découvre enfin dans sa foi religieuse, dans un pur amour, cette énergie qu'il a tant cherchée pour se délivrer de lui-même. Le lecteur trouvera notées ici les hésitations d'un jeune catholique sollicité par toutes les doctrines, et qui ne triomphe pas aisément de sa faiblesse.

* * *

Les Feuilles d'Hygiène et de médecine populaire. Revue mensuelle paraissant à Neuchâtel, Attinger Frères, éditeurs, Neuchâtel. — Rédacteur en chef : G. Sandoz, Dr en médecine. — Un an : Suisse 2 fr. 50 ; Etranger 3 fr.

Sommaire du numéro d'avril et mai : Prophylaxie des affections mentales. — Soins et précautions dans la fièvre typhoïde. — Longévité.

* * *

La Sculpture Vénitienne, par Pierre DE BOUCHAUD. 1 vol. in-18, orné de 16 gravures, Paris, Grasset, éditeur, 61 rue des Saints-Pères, prix 3 fr. 50.

M. Pierre de Bouchaud consacre un livre à la *Sculpture Vénitienne* des origines à la fin du XVIIIme siècle, travail qui manquait jusqu'à ce jour en France. Le volume débute par des pages sur la fondation de Venise, la décoration byzantine de Saint-Marc. Jusqu'au XIIIme siècle, il n'y a guère que des rudiments de sculpture. A cette époque l'influence de l'art byzantin, d'abord prépondérante, diminue peu à peu. L'art gothique fait son apparition au XIVme siècle. Bientôt se manifeste une sculpture autochtone avec Marco Veneto, Arduino, Andriolo de Sanctis, et surtout les maîtres Jacobello et Pietro Paolo delle Massegne dont l'influence se continue pendant les premières années du XVme siècle. A ce moment, les frères Giovanni et Bartolomeo Bon sculptent plusieurs tombeaux et la célèbre porte du palais des Doges. La Renaissance trouve en